

“ Voici venu le temps d'affirmer, contre les économistes, que l'inutile crée de l'utilité, que la gratuité crée de la richesse, que l'intérêt ne peut exister sans le désintéressement. ”

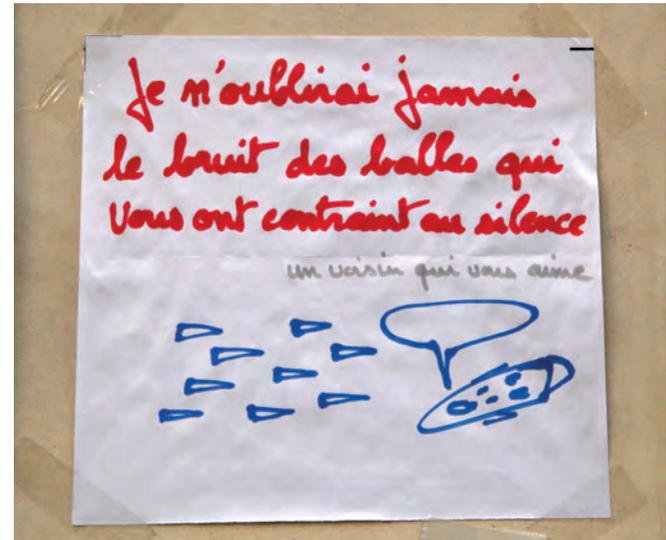
Bernard Maris, *Antimanuel d'économie – 2. Les cigales* (Bréal, 2006)

“ Le jour où la souffrance ne sera plus vue comme une obscénité et que la violence ne sera plus vue comme une toute-puissance fascinante là où elle n'est que le témoignage d'une impuissance, alors se profilera l'horizon de la liberté. ”

Elsa Cayat, *Noël, ça fait vraiment chier ! – Sur le divan de Charlie Hebdo*
(*Les Échappés-Charlie Hebdo*, 2015)

Pourquoi rééditer ce livre ?

Le 7 janvier 2015, alors que je fais le tour des nouvelles de la mi-journée, quelques mots font irruption sur mon écran : Wolinski, Cabu... assassinés ! Ces impertinents débouaîtres, ces rieurs impénitents que j'avais laissé vieillir en les perdant un peu de vue, comme s'il serait toujours temps de les lire et de rire avec eux... Ma sidération est telle que, d'abord, je ne vois pas les autres noms, mais seulement ce fait brutal, impensable. Plus tard, j'interrogerai des artistes et ils me décriront le même choc. Ils me diront aussi que leur seul recours pour surmonter l'insupportable fut de sortir dans la rue pour y peindre, alors même qu'au fil des heures l'horreur s'ajoutait à l'horreur : on nommait d'autres morts, une policière était abattue dans une rue de Montrouge, des juifs à leur tour étaient pris en otage et tués, alors qu'ils faisaient tranquillement leurs courses...



▷ Mémorial de la rue Nicolas-Appert, Paris 11^e, janvier 2015.



Un lieu de recueillement dans le quartier de Ménilmontant, place Maurice-Chevalier, Paris 20^e, janvier 2015.

Lors du 11 septembre 2001, c'est devant les images télévisées des deux tours, inlassablement répétées, que se nouait l'émotion collective. De même, en mars 2012, lors des tueries de Toulouse et Montauban : suivie en quasi-direct, la traque et la mise à mort du soi-disant « loup solitaire » monopolisait l'attention et repoussait dans la pénombre la vraie tragédie : sept morts, dont trois enfants. En janvier 2015, radio et télévision ont également opéré cette mise en spectacle. Mais, dès les premiers instants, le besoin de s'exprimer autrement que comme spectateur et de mettre en commun le deuil et la révolte fut plus fort que la fascination des écrans. Ce furent des rassemblements spontanés puis, de façon plus orchestrée, les marches du 11 janvier. Bougies, fleurs, dessins, messages s'accumulaient sur les lieux des attaques, devant les mairies ou sur certaines places. Les murs se couvraient d'inscriptions et d'affichettes... une prise de possession de la rue inédite.

▷ Le soir du 7 janvier, place de la République, à Paris, la lueur des bougies révèle l'émotion partagée, le recueillement, la douleur...





◀ Charlotte Le Bon, *Remember Charlie*, passage du Jeu-de-Boules, Paris 11^e, janvier 2015. Dans la semaine qui suivit la marche du 11 janvier, la graphiste et comédienne canadienne a posé, tout près de la place de la République mais dans une ruelle peu fréquentée, ce collage qui réunit les symboles du deuil, de la paix et de la liberté d'écrire et dessiner. Il est resté en place plusieurs mois avant d'être défait par les intempéries.

Parmi ceux qui témoignaient ainsi dans l'espace public, il y avait des graffeurs et des street artistes : ils s'exprimaient sur les lieux de rassemblement collectif mais surtout sur leurs propres territoires. Dès les premières heures, j'ai cherché systématiquement leurs œuvres pour les photographier. Je convertissais l'énergie de ma souffrance – le mot n'est pas trop fort – en déambulant à travers ma ville, d'un spot à l'autre. Je parcourais les rues en bus, cherchant des œuvres isolées. Dès le lundi 12, je disais à Dominique Decobecq, pochoiriste du groupe Nice Art et éditeur, que le sujet méritait un livre. Lui-même avait pris des photos le 11, tout en marchant de République à Nation avec un petit groupe d'artistes. Le 14, la décision était prise : « *Il fallait faire un livre, écrira-t-il dans l'avant-propos de l'édition de 2015. Non pour gloser sur le pourquoi et le comment, ni pour faire écho aux affirmations peu fondées de sociologues de plateaux télé, mais pour conserver une trace des innombrables messages, peintures et dessins posés dans la rue par tant d'anonymes et d'artistes du street art. Une sorte de retour aux sources de la démocratie : les murs sont un média qui n'appartient à aucun groupe d'actionnaires, ils sont lisibles sans affiliation à un réseau social et sans mot de passe.* »

Entreprise à la hâte, car bien des œuvres seront rapidement effacées, ma collecte s'est poursuivie durant plusieurs mois. J'élargissais ma recherche en explorant les pages d'artistes sur les réseaux sociaux et je leur demandais des images. Je sollicitais d'autres photographes, Gérard Faure, Roswitha Guillemin, Francis Beddok, Joëlle Parreau, Cyrille Benhamou, Marc Tavernier, entre autres. À nous tous, nous avons réuni plus de six cents photos, de quoi voir se dégager trois grands types de représentations.